PHYSIOLOGIE
DU PROVINCIAL
A PARIS,

PAR PIERRE DURAND (du Siècle).

Dessins par Gavarni.



PARIS.

AUBERT, ÉDITEUR, Place de la Bourse. | LAVIGNE, 1 rue du Paon Saint-André.

PHYSIOLOGIE

DU PROVINCIAL A PARIS.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

Physiologie
DU PROVINCIAL A PARIS,

PAR

Pierre Durand (du *Siècle*). (Eug. Guinot)

VIGNETTES

DE GAVARNI.



PARIS,

AUBERT ET CIE, Place de la Bourse.



LAVIGNE, Rue du Paon-St-André, 1.

Prologue.



Mais d'abord, entendons-nous.

Ce titre de *Provincial* est bien vaste; — son domaine s'étend de la banlieue de Paris, des forts détachés, jusqu'aux frontières de la France ; — il est borné au nord par la Manche et la Belgique, au sud par la Méditerranée, à l'est par la Suisse et l'Allemagne, à l'ouest par l'océan Atlantique : — il englobe donc toute la population du pays, moins les habitants de la capitale, c'est-à-dire à peu

près trente-deux millions d'individus de tout âge et de toute classe ; — trente-deux millions de vieillards, de femmes, d'enfants, — et d'hommes faits qui se subdivisent en rentiers, marquis, marchands, évêques, gendarmes, préfets, commis, magistrats, agriculteurs, avocats, bergers, etc., etc., etc., etc.

Nous n'avons pas l'outrecuidance de vouloir peindre dans un seul médaillon toutes ces variétés de l'espèce. Loin de nous la folle prétention de résumer dans un seul profil ces innombrables figures! Ce serait là une tâche au-dessus des forces et de la puissance de l'art.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est de choisir entre mille, — ou plutôt entre trente-deux millions, — un type qui soit à la portée de tout le monde, et qui ressemble le mieux à la majorité des provinciaux que le flux des voitures publiques apporte chaque jour à Paris. Pour arriver à ce choix nous procéderons par éliminations.

Nous commencerons par mettre hors de concours la vieillesse, le beau sexe, l'enfance naïve et la timide adolescence.

Dans la catégorie des adultes, qui naviguent sur le fleuve de la vie depuis vingt-cinq ans

au moins et cinquante ans au plus, une analyse profonde et consciencieuse nous oblige à évincer un très-grand nombre de gens qui au premier abord ont bien l'air d'être des provinciaux, mais qui, en réalité, ne le sont pas. — Ainsi :

L'habitant de la province qui a déjà fait le voyage de Paris ne peut plus être considéré comme provincial. En touchant une fois le sol de la capitale, il a perdu son caractère primitif, sa naïveté départementale. Notre contact l'a défloré ; notre brouillard l'a décati. La boue parisienne a crotté son pantalon ; l'omnibus parisien l'a éclaboussé ; il s'est assis à notre foyer : au foyer de l'Opéra ou au foyer des Funambules, peu importe ; il conserve quelque part la trace de son pèlerinage, l'indélébile cachet d'une expérience plus ou moins complète. Ce n'est peut-être pas encore un Parisien, mais assurément ce n'est plus un provincial. On pourrait le comparer à ce jeune Allemand, à tête dure et à mémoire courte, qui, venu à Paris pour s'instruire dans notre idiome, oublia sa langue maternelle avant de savoir le français, ce qui le rendit impropre à toute espèce de conversation.

Les fonctionnaires publics seront également exclus de la classe estimable des provinciaux pur-sang. Ces messieurs n'ont pas de patrie. Leur destinée les rend cosmopolites ; ils vont et viennent à droite, à gauche, en avant, en arrière. Le frottement des affaires publiques leur ôte toute espèce d'individualité. Ils n'ont de pensée, de paroles, d'allures, de conscience et d'esprit que ceux que le gouvernement leur souffle et leur imprime. Ce sont des pantins attachés à des bouts de ficelle que Paris fait mouvoir.

Les heureux de ce monde, qui possèdent un rang élevé ou une fortune considérable, sont en dehors des règles communes. — « Une duchesse n'a jamais plus de trente ans, » disait un philosophe du siècle dernier, enthousiaste de l'aristocratie et amoureux d'un visage de parchemin; nous pouvons dire, avec plus de raison : — « Un duc n'est jamais tout à fait un provincial ; » et comme, entre un duc et un riche roturier, il n'y a que la main, aujourd'hui que les priviléges de la naissance et de la fortune ont été passés au même niveau, nous rangerons tous les grands propriétaires et tous les rentiers opulents dans la même exception.

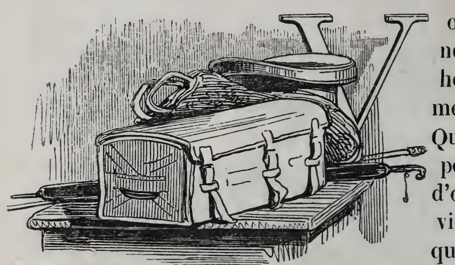
Nous n'accorderons donc pas le titre de provincial à l'homme qui arrive à Paris en chaise de poste.

Mais nous irons tout simplement prendre notre type dans la cour des Messageries Royales ou des diligences Laffitte et Caillard.



CHAPITRE Ier.

Arrivée du provincial à Paris.



Voici notre homme. — Qu'importe d'où il vient, que ce soit de près ou de loin, du nord ou du midi, d'une petite ville ou d'une grande, de Bordeaux ou de la Ferté-sous-Jouarre, de Marseille ou de Landernau ; il n'en sera ni plus ni moins provincial. — Le voici ! Prenons-le à sa première émotion. Dès que la vigie placée sur l'impériale de la diligence a signalé les tours de Notre-Dame, le provincial a mis la tête à la portière, écarquillant ses yeux gris, tout entier au spectacle qui allait se dérouler devant

lui. Il est entré par la barrière d'Italie, en disant : — « Me voilà donc dans la plus belle ville du monde ! » Puis, il a parcouru la rue Mouffetard dans toute la déplorable longueur qui la caractérise, et alors sa lèvre inférieure s'est allongée en signe de déception, tandis que ses sourcils étonnés prenaient la forme peu flatteuse de deux accents circonflexes.



La diligence a dégringolé l'étroite, noire et tortueuse rue de La Harpe, et, dans sa défiante perplexité, il s'est demandé tout bas :

— Suis-je mystifié ?

Convenez que la question valait la peine

d'être posée. — Mais bientôt ce doute affreux cesse à l'aspect des quais, des ponts et du Louvre qui se dessine dans toute sa splendeur; la grande ville est justifiée, Paris a fait ses preuves, et le provincial entre, rassuré, dans la cour des Messageries.

Aussi, voyez-le franchir lestement le marchepied. Avec quel battement de cœur il foule le sol glissant de la capitale! Dans son trouble, il ne songe pas à veiller sur ses effets que l'on jette du haut en bas de la voiture; son sac de nuit tombe d'un côté, sa malle roule de l'autre. Il ne sait pas, l'imprudent! à quels périls est exposé son bagage! Il ignore, l'ingénu! qu'il y a des gens qui voyagent tout exprès pour changer de valise; de même que certains élégants ne vont en soirée que lorsqu'ils éprouvent le besoin de posséder un chapeau neuf.

Un commis du fisc le tire de son extase en lui demandant: — « Navez-vous rien à déclarer? » Surpris d'abord par cette question ambiguë, le voyageur inexpérimenté répond avec politesse: — « Je vous déclare que je suis enchanté de me voir ici. » Le commis de l'octroi le prend pour un loustic et s'enveloppe dans sa dignité. La malle et le sac sont ouverts; on

bouleverse le linge et les habits du provincial qui se récrie vraiment contre cette violation de sa garde-robe. Puis le commis, d'un œil de triomphe (il est borgne), et d'un geste formidable, brandit quelque chose qui ressemble à un bâton de maréchal enveloppé dans une feuille de papier gris, et s'écrie :



— Qu'est-ce que cela ?

— Cela, répond le provincial avec sa candeur ordinaire, c'est un saucisson que j'ai acheté à Lyon pour l'offrir à un ami que je possède à Paris.

— L'amitié, reprend l'agent fiscal, est un sentiment que j'honore comme homme ; mais comme employé des contributions indirectes, je ne puis pas, je ne dois pas oublier que le saucisson est un objet soumis aux droits.

— Certes ! dit le provincial, le saucisson de Lyon a toujours eu le droit d'être mangé.

— Jeune homme ! s'écrie l'employé des finances, vous me paraissez provenir d'une contrée lointaine et facétieuse ; mais nous verrons tout à l'heure si vous serez en train de rire, quand je ferai mon procès-verbal.

L'intervention officieuse du conducteur prévient le funeste dénouement de cette scène, à laquelle le novice provincial ne comprend rien. L'expérience des voyages peut seule apprendre en effet jusqu'à quel point on peut violer les lois de l'état et porter atteinte à la fortune publique en dissimulant involontairement un saucisson. Par bonheur un conducteur est un soleil qui dissipe aisément les nuages de l'octroi.

Aux rayons de sa parole conciliatrice, l'orage s'apaise. Le provincial en est quitte pour abandonner au fisc le corps du délit ; quant au conducteur, ses services sont désintéressés, et il se trouve assez payé par un bon pourboire. Ne faut-il pas arroser la confiscation ?

Revenu de cette chaude alerte, qui est sa première tribulation parisienne, le provincial s'aperçoit que tous ses compagnons de voyage ont déjà quitté la cour des diligences. Un commissionnaire s'est chargé de son bagage.



— Où faut-il porter ça, mon bourgeois? demande l'enfant de l'Auvergne.

— Ma foi, je n'en sais encore rien! répond le provincial, qui n'a pas songé au chapitre du logement.



CHAPITRE II.

L'Hôtel garni.



La plus haute imprudence que puisse commettre un provincial, c'est d'arriver à Paris sans savoir où il se logera. Le choix d'un hôtel garni est une chose très-importante, qui doit être faite d'avance et sur les meilleures et les plus minutieuses informations. Vous avez entendu parler de mille terribles et lamentables histoires dont la scène se passait dans des auberges isolées sur la lisière de la Forêt-Noire, de la forêt de Bondy, de la forêt d'Hermanstadt, et de tant d'autres forêts plantées de chênes et de voleurs, de sapins et de bandits;

on vous a dit les trappes qui s'ouvraient à minuit; les assassins qui entraient le poignard à la main, guidés par l'hôtesse armée d'une lanterne sourde; le ciel du lit qui tombait lourdement sur la victime endormie et qui l'étouffait : eh bien! toute cette épouvantable chronique n'est rien auprès des périls qui attendent en plein jour l'imprudent voyageur égaré dans les brillants hôtels de nos quartiers les mieux habités; périls d'autant plus grands, d'autant plus inévitables, qu'ils se cachent traîtreusement sous le masque de la bienveillance la plus pure et de la politesse la plus attentive.

Son ignorance le conduira peut-être dans un de ces riches hôtels situés aux environs du boulevart Italien et destinés aux étrangers de haute volée. Ainsi fourvoyé, notre provincial en passant sous l'arc majestueux de la porte cochère, en voyant se développer devant lui les élégantes façades d'une cour remplie d'équipages, admire la splendeur des auberges parisiennes. Un majordome se présente et lui demande ce qu'il y a pour son service. Heureux alors, si à l'aspect de son costume médiocre, de son état de piéton, et de son bagage porté par un humble Auvergnat, on lui annonce sè-

chement et en le toisant du haut en bas, qu'il n'y a plus de place dans l'établissement. — Le riche hôtel ne reçoit guère que des voyageurs arrivant en chaise de poste. — Mais il se peut bien aussi que ce jour-là le maître du logis soit d'humeur hospitalière, ou que les affaires aillent mal et qu'on veuille se rattraper sur toute espèce de gibier. Et puis, on a vu quelquefois de très-grands seigneurs et des nababs de l'Inde, voyager incognito par la diligence. Dans cette hypothèse, le majordome livre le nouveau débarqué à un domestique en livrée bleue, galonnée d'or, qui lui fait monter l'escalier du premier étage et l'introduit dans un appartement de quatre pièces décoré et meublé comme les salons de l'hôtel Rothschild ou de l'hôtel Poirson (1). Le laquais lui dit avec le plus profond respect :

— Quand monsieur aura besoin de moi,

(1) On sait que M. Delestre-Poirson, directeur du Gymnase-Dramatique, a fait construire dernièrement un fort bel hôtel. Lorsqu'il fut question de le décorer, il s'adressa à un de nos plus célèbre tapissiers qui lui demanda ses ordres : « Comment et dans quel genre voulez-vous que je meuble vos appartements ?—Comme les Tuileries, répondit le directeur.

monsieur me sonnera ; je suis le valet de chambre du n° 3, et par conséquent je suis spécialement attaché au service de monsieur : je me tiendrai dans l'antichambre de monsieur. Monsieur dînera-t-il chez lui ou à la table d'hôte ? Je dois avertir monsieur que l'on va servir dans un quart-d'heure.

Monsieur dînera à la table d'hôte ; il descend dans la salle à manger et ses regards sont éblouis par de nouvelles magnificences. La table est couverte de candélabres flamboyants, de plats montés sur d'élégants réchauds et couverts de cloches en argent, de porcelaines éclatantes, de cristaux étincelants, et d'un surtout en bronze doré d'un travail admirable, richement sculpté et chargé de friandises et de fleurs. Le provincial qui n'a rien vu de pareil, même chez son sous-préfet, se croit transporté dans un conte des *Mille et Une Nuits*. Il s'asseoit, ébloui, entre un lord et une princesse russe ; on lui sert les mets les plus exquis ; on l'abreuve des vins les plus généreux, on le truffe, on le grise, il regagne sa chambre en chancelant, et il tombe dans les bras de Morphée qui l'attendait sous des rideaux de mousseline et de soie.

Nulle trappe ne s'ouvre pendant la nuit ; mais

au réveil, lorsque les fumées du vin sont dissipées, le provincial, qui n'est pas un sot, voit défiler dans sa pensée le cortége des sombres réflexions : — « Tout cela est fort beau, dit-il, » mais aussi tout cela est peut-être fort cher !» Il s'informe, et on lui apprend que son compte se borne à la modeste somme de cent vingt-cinq francs.



— Cent vingt-cinq francs pour un dîner et un lit ! — Il est vrai que le lit était moelleux, la chère délicate et le vin d'un âge respectable; il est vrai aussi qu'on a traité le voyageur avec les plus grands égards, et que les domestiques, en lui parlant, ont décoré d'une particule aristocratique son nom roturier : n'importe ! c'est exorbitant, et nous connaissons des gens qui se sont donné à bien meilleur marché la particule et même le titre de comte et de marquis; la charte leur octroyant gratis ce droit superbe.

Attaqué dans ce qu'il a de plus cher, dans ses finances, le provincial se récrie, et on le regarde d'un air étonné qui veut dire : — « Mais vous n'êtes donc pas un grand seigneur, un millionnaire ? Alors pourquoi venir vous loger ici ?

Toute résistance est inutile; dans les brillants hôtels qui vous rançonnent au grand jour, on ne marchande pas plus que dans les ténébreuses auberges qui vous dépouillent nuitamment. L'infortuné voyageur tombé dans ce guet-apens n'a rien de mieux à faire que de tirer sa bourse et de solder cette première leçon. — L'expérience est un professeur qui fait

payer ses cachets bien plus cher que M. Bordogni !

Le sacrifice consommé, notre provincial se hâte de déménager. Il cherche par la ville une maison modeste, une enseigne bourgeoise, un hôtel d'honnête apparence, qui ne soit ni un palais ni un coupe-gorge, et qui offre, non pas l'hospitalité des montagnards écossais, ce serait trop exiger ; — bien fou qui prétendrait trouver



chez nous le désintéressement de ce peuple célè-

bre qui possède tant de vertus et si peu de culottes! mais du moins un logement à juste prix, à deux francs par jour : voilà ce qu'on peut aisément obtenir à Paris, et ce que notre provincial ne manque pas de trouver dans la rue Coquillière, du Mail, Croix-des-Petits-Champs, des Filles-Saint-Thomas, ou dans la rue Coq-Héron; ainsi nommée parce qu'elle est habitée par M. Dupin l'aîné, — héron au physique et coq au moral.



CHAPITRE III.

Le provincial se fait la barbe.



Le voilà donc réalisé, ce rêve de mes jeunes années ! J'ai pris mon essor, j'ai franchi l'espace, je suis à Paris : ce bruit qui me brise le tympan, c'est le fracas d'une capitale ! ce ciel gris, cette pluie qui bat les vitres, ce vent qui siffle, c'est le climat de Paris ! Les merveilles de la grande ville vont se dérouler à mes regards !.... Mettons-nous en état d'assister à ces magnifiques spectacles. Que le luxe de la toilette dissimule ce que ma tournure peut avoir de départemental ! »

Cette invocation poétique est prononcée devant un petit miroir suspendu à l'espagnolette d'une fenêtre; et le provincial en parlant ainsi tient son nez pincé entre l'index et le pouce de sa main gauche, tandis que sa main droite promène un rasoir de Châtellerault sur son menton enduit d'une blanche écume.



C'est le moment des réflexions philosophiques. L'opération de la barbe ramène naturellement l'homme au sentiment de sa force et de

sa dignité. C'est l'heure où il se voit de près, où il remarque sur son visage et dans sa toison le passage du temps. Mais, dans cet instant critique, le sage a soin de n'appeler à lui que des idées riantes, et de chasser de son esprit toute pensée importune qui pourrait lui entamer l'épiderme. Aussi notre provincial, qui est un garçon de bon sens, oublie-t-il complétement la brèche faite à sa bourse, afin de ne pas en faire à sa peau. D'ailleurs, grâce au ciel, ou plutôt grâce à de longues économies, il est en fonds pour se tirer encore de plus d'un mauvais pas.

Un garçon de l'hôtel vient lui demander son passe-port, — mesure exigée par la police. — C'est ici l'occasion de donner le portrait de notre provincial, portrait exécuté à la plume, et en pied, par le *Lépaule* de la municipalité. Voici ce qu'on lit à l'article du signalement :

Agé de trente ans.

Taille, — un mètre soixante-dix centimètres.

Cheveux — châtains.

Barbe — idem.

Yeux — gris.

Visage — plein.

Menton — rond.

Front — moyen.

Nez — moyen.

Bouche — moyenne.

Signes particuliers — point.

Ce portrait est d'une ressemblance frappante, et il serait bien difficile de ne pas reconnaître au premier coup d'œil un homme signalé ainsi. On voit d'après cela que notre provincial est un garçon plein de moyens. Il en a même beaucoup plus que n'en dit le passe-port, et nous pourrions ajouter :

Position sociale, — moyenne.

Fortune, — moyenne.

Esprit, — moyen.

Moyens, — moyens.

Si cela ne suffisait pas, nous dirions qu'il est célibataire et venu à Paris dans le seul et unique but de connaître la capitale et de se donner un peu de bon temps.

Mais le menton est rasé, la toilette est achevée, et le provincial se lance dans l'espace. — Suivons-le.

CHAPITRE IV.

Un guide.



Ne croyez pas cependant que le nouveau débarqué se sente tout d'abord assez de courage pour parcourir tout seul la ville immense, pour s'en aller au hasard dans la foule et le bruit; non ! il lui faut un conducteur, un guide, un cicerone : et pour avoir cet homme précieux à bon marché, il a jeté son dévolu sur un ami, un de ses compatriotes, depuis long-temps établi à Paris.

Il vous est arrivé quelquefois sans doute, bons Parisiens que vous êtes, de voir tomber inopinément chez vous un provincial. C'était le matin, à midi, ou le soir; vous étiez au lit, à



table, ou au travail. On sonne, on entre, deux bras s'ouvrent, et une voix s'écrie :

— Bonjour, mon cher ami !

Le cher ami vous presse sur son gilet de poil de chèvre, vous brise la main dans ses gants verts, vous éponge le visage de ses lèvres vermeilles.

— Me voilà, s'écrie-t-il. Hein ? t'en souviens-tu, du collége où nous étions autrefois ensemble ? Je faisais tes thèmes, et tu me donnais des calottes. Comme on se retrouve ! Tu es pas mal changé, toi ! Sais-tu que tu grisonnes furieusement ? Je ne t'aurais pas reconnu sans ton nez. Moi, je suis toujours le même : n'est-ce pas ? Cet excellent ami, combien j'ai de plaisir à le revoir ! Ah çà, nous n'allons pas nous quitter pendant mon séjour ici ? J'ai compté sur toi, tu me guideras dans votre Babylone ; tu me conduiras à travers ce dédale de plaisirs, de monuments, de curiosités : en un mot, tu me piloteras.

Ce flot de paroles amicales a donné au Parisien le temps de préparer sa réplique.

— Hélas ! répond-il d'un air mélancolique, jamais je n'ai ressenti plus durement les inconvénients de ma position ! Qu'il me serait doux de remplir en cette circonstance les devoirs de l'amitié, et de parcourir Paris avec un si aimable compagnon ! Mais par malheur je suis esclave : les affaires me retiennent depuis le matin jusqu'au soir.

— Les affaires ! mais je croyais que tu vivais paisiblement de tes rentes ?

— Pas précisément. Je suis intéressé dans diverses spéculations, actionnaire dans plusieurs sociétés industrielles ; la Bourse, les assemblées, les conseils de surveillance, quelques procès, mille tracas me prennent tout mon temps... Ah mon Dieu, déjà midi ! Pardon, mon cher, pardon ; je suis obligé de sortir, on m'attend. Maudites affaires!... Mais nous nous reverrons ! A bientôt, mon ami, à bientôt !

En sortant le Parisien a soin de consigner le bon ami chez le portier, afin qu'on ne le laisse plus monter, et le provincial s'éloigne en faisant des réflexions philosophiques.

— Quelle froideur ! dit-il, quel égoïsme ! ces Parisiens ont l'âme desséchée !... Comme s'il ne devait pas laisser là ses affaires pour me guider, pour me promener, moi, un ancien camarade qui faisait ses thèmes ! Ha, je l'aurais reçu autrement, moi, s'il était venu dans notre endroit!

Veuf d'une illusion, trahi dans sa plus chère espérance, et toujours poursuivi par le besoin d'un guide et d'un cicerone, le provincial se rabat sur un ancien ami de sa famille auquel il s'est fait recommander.

— Peut-être, pense-t-il, trouverai-je là une meilleure hospitalité. M. Duroseau est un homme d'un âge mûr, il doit être retiré des affaires, on le dit bienveillant : il ne refusera sans doute pas de me consacrer quelques instants.... Voyons, prenons un cabriolet de place, meuble commode inventé au profit des gens pressés et de ceux qui ne savent pas leur chemin..... Cocher, menez-moi chez M. Duroseau.

— M. Duroseau? connais pas! Où prenez-vous M. Duroseau? c'est-il un ministre ou un épicier en gros? En tout cas, dites-moi son adresse.

— C'est juste! vous ne pouvez pas connaître tout le monde dans ce Paris. Neuf cent mille âmes! cela fait frémir!... M. Duroseau, rue Culture-Sainte-Catherine.

Le provincial ne s'est pas trompé cette fois, et sa course en cabriolet n'est pas vaine; il ne regrette pas ses vingt sous dans la douce émotion que lui cause l'accueil touchant de M. Duroseau. L'honnête rentier est un homme du bon vieux temps, cinquante-cinq automnes forment son âge; il est poudré comme un vaudeville de M. Ancelot, et une petite queue

serrée dans un ruban noir frétille sur le collet de son habit vert-pomme.

— Soyez le bien venu, dit-il au provincial; je suis à vos ordres: vous voulez voir ce que notre ville offre de curieux? Mettons-nous en route; je ne vous demande que le temps de me munir de mon parapluie.

— Mais il fait un temps superbe! un soleil magnifique!

— Ah! monsieur, on voit bien que vous êtes depuis peu à Paris. Je ne sais pas si le soleil de votre département est digne de quelque confiance, mais le nôtre est un astre sur lequel on ne peut pas compter. Nous jouissons d'un climat très-versatile. Ce n'était pas ainsi autrefois, mais depuis la révolution, tout est changé, tout est variable.

M. Duroseau conduit d'abord le provincial sur la place Royale. —« Il y avait là, lui dit-il, une grille de fer du temps de Louis XIII; le conseil municipal l'a remplacée par une grille moderne. Les antiquaires ne sont pas contents, ils prétendent que la vieille grille était un morceau curieux et qu'elle cadrait bien avec les monuments et le caractère de la place; mais

on a gagné une bonne somme en vendant le vieux fer qui était massif et en le remplaçant par du fer creux. Si l'on écoutait les artistes, on ne ferait jamais de ces bonnes affaires. — Passons maintenant à la place de la Bastille. Cette colonne a été élevée en l'honneur de la révolution de Juillet. Encore du fer creux. La petite statue qui prend son essor et qui semble tenir à si peu de chose, c'est la Liberté. — Allons maintenant aux Jardin-des-Plantes. »



Là M. Duroseau est sur son terrain ; il fait voir au provincial les animaux féroces dans leurs cages, les singes dans leur élégant palais, les oiseaux, l'éléphant, les fleurs, la girafe et le cèdre du Liban. Puis il l'invite gracieusement à dîner chez lui, à la fortune du pot ; après quoi il le conduit au café Turc pour couronner une journée si bien employée.

— A présent, dit l'honnête rentier, vous en savez autant que moi ; vous avez vu tout ce que Paris renferme de beau et de curieux. Mais ces merveilles demandent à être revues souvent, et vous me trouverez à vos ordres chaque fois que vous le désirerez.

— Cependant, reprend le provincial, il me semble avoir entendu parler de quelques autres monuments ?....

— Ah ! oui, peut-être, là-bas, dans les quartiers neufs : mais cela ne vaut guère la peine d'être vu ; et quant à moi, je les ignore complétement. Tout ce qui s'étend au delà de la rue du Temple est un pays inconnu, où je ne me risque jamais.

Le provincial s'était adressé à un autre provincial.

M. de Saint-C..., si connu par ses spiri-

tuelles excentricités, avait au Marais, dans les environs de la place Royale, une vieille tante à succession, qui se plaignait de la rareté de ses visites. Un jour il se présente chez elle en costume de voyage.

— Est-ce que vous partez, mon cher neveu ? lui demande la vieille dame.



— Au contraire, ma chère tante, j'arrive.

— Et de quel pays ?

— De mon hôtel.

— Que signifie cette plaisanterie ?

— Rien de plus simple. J'habite Paris, rue

de la Chaussée-d'Antin ; vous habitez la province, rue des Tournelles. Désirant vous voir, j'ai pris un passe-port et une lettre de crédit sur un des principaux banquiers de la rue Saint-Louis ; puis j'ai envoyé chercher des chevaux de poste, et je suis monté dans ma chaise avec de bonnes provisions : un poulet froid, un pâté et du vin de Bordeaux. Aucun accident n'a troublé mon voyage, et me voilà arrivé à bon port ; j'espère que mon retour à Paris s'effectuera de même.

Depuis lors, M. de Saint-C... prit toujours les mêmes moyens de transport pour aller voir sa tante. — On n'avait pas besoin de cet exemple pour savoir que le Marais est une province à part, qui n'a rien de commun avec Paris, et dont les habitants sont en général plus étrangers aux choses parisiennes, que les citoyens de Quimperlé ou de Castelnaudary.



CHAPITRE V.

La chenille provinciale se transforme en papillon parisien.



Dans les grands hôtels, les riches étrangers trouvent des amis de louage qui leur font visiter les merveilles de Paris avec une complaisance qui ne saurait être trop payée à raison de dix francs par jour ; c'est là une industrie qui a été perfectionnée de nos jours, et qui obligera l'Académie à enrichir d'un nouveau substantif la prochaine édition de son interminable dictionnaire. On appelle ce guide vénal un *piloteur*. Il ne manque plus à ce néologisme que la sanction des quarante immortels ; — en attendant, on s'en passe.

Le piloteur est vraiment un homme à part dans la société ; il a fait de bonnes études , il connaît le monde : ce sont des malheurs qui l'ont réduit à l'état qu'il exerce. Il guide l'étranger en qualité de compagnon ou de serviteur, en habit noir ou en demi-livrée ; il monte dans la voiture, ou derrière ; il est respectueux ou familier, grave ou léger, plaisant ou sévère, selon le caractère et la volonté de ceux qui l'emploient. Il connaît la ville et les environs, les monuments et les mœurs ; il est au fait et au courant de toutes choses publiques et secrètes. Il sait les bons endroits. La curiosité la plus exigeante, les fantaisies les plus variées et les plus vives , ne sauraient le trouver en défaut.

Mais notre provincial n'est pas en position de se donner un pareil cicerone. On ne trouve pas de piloteur dans le modeste hôtel où il a rebondi. S'il était grand propriétaire, ou électeur influent dans sa province, il s'adresserait à son député ; il lui dirait : — « Nous vous avons nommé pour que vous vous occupiez de nos affaires ; or l'affaire qui m'amène est de visiter Paris en détail , remplissez donc votre mandat. Cela vous fera manquer quelques séances ? peu importe ! On votera sans vous, la France n'y perdra rien , et

vous conserverez la confiance de vos commettants, mon estime particulière et mon vote aux prochaines élections. »

C'est là une corvée à laquelle sont soumis nos législateurs. On s'étonne parfois de voir un député, après avoir ardemment sollicité les suffrages de ses concitoyens, donner sa démission au bout de quelques mois. Le provincial est le mot de cette énigme.



L'infortuné député se retire, non pas parce que la tribune l'effraie ou que le vote lui pèse ; — il ne cède ni au sentiment de son incapacité, — ni à la voix de sa conscience, — ni aux exigences de ses affaires domestiques, — ni aux soins de sa santé : il renonce à la députation, parce que le provincial en a fait une charge insupportable ; — il a bien voulu être le mandataire des masses, il ne veut pas être le valet des individus de son arrondissement. Le provincial à Paris est une des épines les plus aiguës de la représentation nationale.

Notre voyageur, malheureusement pour lui, n'a pas assez de crédit pour disposer d'un député. Tout lui manque donc à la fois. Dans ces sortes de situations, le seul parti à prendre est vite trouvé. Voyant bien qu'il ne peut compter que sur lui-même, et voulant mettre son temps à profit, le nouveau débarqué se lance seul et sans guide dans la carrière, armé d'une bonne résolution et d'un plan de Paris.

Où va-t-il d'abord ? Cela se demande-t-il ! — Au Palais-Royal. Pour le provincial, le Palais-Royal est encore le rendez-vous de l'univers entier comme au temps des comédies de Picard, des romans de Pigault-Lebrun, et des Er-

mites de M. de Jouy; — œuvres remarquables mais surannées, qui ont conservé en province une fraîcheur trompeuse.

Dans ce lieu célèbre, l'esprit du provincial est partagé entre deux émotions à peu près égales : — l'admiration et la méfiance. On lui a si souvent répété que Paris fourmille de faiseurs de dupes! C'est là une vérité qui ne vieillit pas, et qui devient plus vraie à mesure que le temps marche et que la civilisation se perfectionne. Chevaliers d'industrie, aigrefins, escrocs, fripons, floueurs, c'est une famille qui prend chaque jour de nouveaux développements et de nouveaux titres.



Et comment un simple provincial, si avisé qu'il fût, échapperait-il aux piéges de ces malfaiteurs, lorsque le Parisien le mieux éveillé s'y laisse choir quelquefois? — La méfiance est la mère de sûreté, dit le proverbe: à la bonne heure! Mais cette excellente mère, malgré toute sa vigilance, ne peut empêcher que son honnête fille soit bien souvent séduite et trompée par les galants.

Tel qu'il est, le Palais-Royal peut encore fournir un curieux spectacle à l'étranger. D'abord, l'architecture du monument offre un coup-d'œil majestueux; vient ensuite une foule de détails pittoresques: — le canon qui part à midi, lorsque le soleil est à son poste d'artilleur; — les moineaux nourris par la main providentielle des oisifs; — M. Chodruc-Duclos qui se promène incessamment, vêtu d'une longue redingote brune (nous l'aimions mieux quand il était habillé de papier gris); — puis le panorama des boutiques qui change à chaque pas: les orfévres, les tailleurs, les cafés, les restaurants qui dressent leurs reposoirs chargés de primeurs; — les changeurs qui étalent des monceaux d'or et des rames de billets de banque aux avides regards des passants... — Il vous faudrait avoir

tout ce que renferme un de ces comptoirs de changeur, pour acheter tout ce qui vous plaît et vous provoque dans les autres magasins du Palais-Royal.

Notre provincial fait ses réflexions en parcourant les galeries, et pour la première fois de sa vie, peut-être, il déplore la médiocrité de sa fortune. Les fumées du luxe lui montent au cerveau. Il voudrait mettre des bagues à tous ses doigts, se barder la poitrine de chaînes d'or, et manger des haricots verts au mois de janvier.

En passant devant les boutiques de tailleur, il entend le démon de la coquetterie lui souffler à l'oreille des paroles de tentation ; — ainsi que Faust parle à Marguerite au sortir de l'église, dans le poétique tableau de Scheffer. Ici, ce sont des robes de chambre en brocart à l'usage des don Juan et très-séduisantes dans le tête à tête ; là, c'est du drap à deux cents francs le mètre : plus loin, ce sont des gilets brodés en or et en perles ; quel luxe ! Mettez avec cela une chemise garnie de dentelles, et vous pourrez vous présenter partout. Le provincial s'est bien promis de donner le ton à son retour dans le département. Il veut montrer à sa ville natale

le véritable type du dandy parisien. Mais ses moyens lui permettront-ils d'effectuer ce projet?

Oui sans doute, car à Paris on a mis l'élégance à la portée de toutes les bourses. — Tout en rêvant au drap à deux cents francs le mètre, le provincial arrive devant un écriteau portant ces mots écrits en gros caractères :

GRANDE LIQUIDATION!!
CINQUANTE MILLE PALETOTS!!!
75 POUR CENT DE RABAIS!!!!!

— Voilà mon affaire, dit-il; on m'avait bien dit que je trouverais de ces occasions à bon marché. Précisément, j'ai besoin d'un paletot, vêtement commode et d'un genre entièrement nouveau. Dans notre endroit, on en est encore au carrick noisette; j'implanterai le paletot dans mon chef-lieu.

Il entre, la boutique est vide; quelques pantalons flanent sur les étagères, toute la marchandise est à l'étalage.

— Que désire monsieur? demande un commis. Monsieur veut être habillé à neuf? Nous avons l'assortiment le plus complet et dans le meilleur genre. Nous habillons tous les lions du Jockey's-club. Monsieur arrive de province,

cela se voit ; mais, rassurez-vous, en sortant d'ici vous serez méconnaissable. Voyez, faites votre choix !

— Je voudrais un de vos cinquante mille paletots. Montrez-les moi pour que je choisisse.

Stupéfait de la naïve indiscrétion de cette demande, le commis explique au provincial que sa maison de commerce a plusieurs dépôts en ville et qu'on apporte chaque matin au magasin quelques centaines d'habillements complets qui sont toujours enlevés au bout de quelques heures. Pour le moment, il ne reste qu'une douzaine de paletots, mais c'est suffisant ; il y en a dans tous les genres : paletot pilote, paletot blanc, paletot arabe, paletot en caoutchouc, répandant à un quart de lieue à la ronde un doux parfum de gomme élastique. Après une cruelle hésitation, le provincial se décide ; il choisit son paletot, et, une fois dedans, il se laisse facilement entraîner à renouveler toute sa toilette. On l'habille de pied en cap dans le style le plus ficelé : il paie aussi cher que partout ailleurs, malgré le rabais ; mais comment regretterait-il son argent en se regardant dans les glaces ? La métamorphose est complète.

C'est donc avec un bien légitime orgueil que

le provincial, ayant fait peau neuve, reprend



sa promenade, regardant les passants pour voir quel effet il produit sur eux dans sa nouvelle tenue. Les passants passent sans le remarquer; ce qui ne l'empêche pas de poursuivre sa marche triomphale, et de se figurer qu'il excite l'admiration générale.

Un industriel qui, le soir, vend des contremarques, et qui, comme Titus, ne veut pas perdre sa journée, vient planter devant le passage du Perron un petit tréteau sur lequel il étale sa marchandise : — « A trente-neuf sous, les bijoux en or, contrôlés par la Monnaie ! » — Trois ou quatre compères entourent le négociant et admirent tout haut la richesse des objets et la modicité du prix. C'est un piége tendu tout exprès pour le provincial et dans lequel il tombe avec ardeur.

Il se hâte d'accourir, craignant que les compères n'achètent toute la boutique. — Mais ce sont des gens polis qui s'empressent de lui laisser le champ libre dès qu'il se présente. Charmé de pouvoir satisfaire à bon compte ses idées de luxe, le provincial se garnit de deux bagues, d'une épingle et de six boutons de chemise. — Rien ne manque plus à l'éclat de sa parure, et maintenant sa seule crainte est d'être trop éblouissant ; il a peur d'incommoder les personnes qui se hasarderont à le regarder en face.

Cet honnête scrupule ne l'empêche pas de placer son chapeau sur l'oreille, d'arrondir la boucle de ses cheveux, de rajuster le nœud de sa cravate et de balancer gracieusement entre

ses doigts, revêtus de gants à vingt-neuf sous, une canne en bois des îles que le commerce en plein vent lui a vendue pour la bagatelle de un franc vingt-cinq centimes.

Puis pour que rien ne manque à sa toilette notre homme va se coiffer du chapeau le plus nouveau possible.



CHAPITRE VI.

Le dîner à trente-deux sous.



our les uns l'heure du dîner n'est qu'un vain son, pour d'autres c'est un agréable signal; il y a des gens qui dînent pour vivre, d'autres qui vivent pour dîner, d'autres encore qui vivent et qui ne dînent pas : cette dernière classe renferme non seulement de pauvres gens, mais encore des riches qui ont un mauvais estomac; inconvénient qui résulte presque toujours de l'abus de la table. Dans cette situation, le riche est aussi à plaindre que le pauvre. Quoi qu'en disent les déclamateurs, peu de malheureux meurent faute d'avoir de quoi manger ;

le mal contraire est sans remède et conduit lestement au tombeau celui qui en est atteint. Les plus célèbres docteurs ont sanctionné cet aphorisme : — « Pour vivre longtemps, il faut avoir un bon estomac et un mauvais cœur. »

Le véritable philosophe partagera donc sa compassion entre l'homme qui, lorsque six heures sonnent, dit avec anxiété en sentant sa poche vide : Je ne dînerai pas ; et celui qui au même moment prononce les mêmes paroles en interrogeant douloureusement son estomac rebelle.

Entre ces deux extrêmes qui se touchent, il y a un juste milieu dans lequel est placé notre provincial. Il questionne en même temps son estomac et sa bourse, l'un et l'autre lui répondent : Présent ! Se trouvant ainsi en règle au physique et au moral, il ne lui reste plus qu'à choisir le lieu où il fera fête à son appétit. Ira-t-il chez Véry ou dans un modeste restaurant à prix fixe ? Un gastronome n'hésiterait pas, mais le provincial est de ces gens raisonnables qui calculent à toute heure ; il a fait de grosses dépenses dans la journée, ne serait-il pas convenable d'épargner un écu sur son dîner ? On rencontre beaucoup de sages de cette espèce,

qui font payer à leur ventre les dettes de leur vanité ; et qui ne se reprochent plus rien lorsqu'après avoir prodigué l'or au superflu, ils font une misérable économie sur le nécessaire.

Le provincial, tout dandy qu'il est, ne dédaigne donc pas d'entrer dans un restaurant à trente-deux sous. On lui a dit d'ailleurs que ces établissements étaient fréquentés par des hommes très-avantageusement placés dans le monde ; des députés, des académiciens, des officiers en retraite, des chefs de bureau en activité, des pairs de France et des artistes très-célèbres.



Ce sont les gargotiers qui ont fait courir ce bruit-là. Ils ont même des pensionnaires qui, moyennant un rabais sur le prix fixe, permettent au garçon de les appeler tout haut : — Mon général ! ou de dire lorsqu'ils arrivent : — Ah ! la séance de la chambre est finie; voilà M. le baron !...

Tout est mensonge dans ces restaurants; on y trouve de faux pairs comme de faux poulets. La carte est le plus impudent de tous les programmes. Les quatre plats aux choix sont une affreuse raillerie ; car il n'y a jamais à choisir, et il faut toujours subir la loi d'une étroite nécessité. Heureux encore, quand on en est quitte pour mal dîner! Par exemple, le provincial demande un potage, — un riz au gras ; — on le lui sert... sur le dos. Pour trente-deux sous, on ne peut pas exiger des garçons adroits. — Grand Dieu ! s'écrie le provincial, un potage sur mon paletot neuf !... Rassurez-vous, répond le garçon, cela ne tache pas.

Un riz au gras qui ne tache pas ! — Tout le secret de le cuisine à bon marché se trouve renfermé dans cet aveu naïf.

Après avoir épuisé son droit de consommation, jusqu'au dessert inclusivement, le dîneur

demande un cure-dent. Le garçon fait semblant de ne pas avoir entendu, et, sur une réclamation réitérée, le chef de l'établissement se présente :

— Un cure-dent ? dit-il, c'est impossible. Nous n'en tenons plus. Nous avons été obligés de les supprimer. Cela devenait ruineux, — on les emportait!



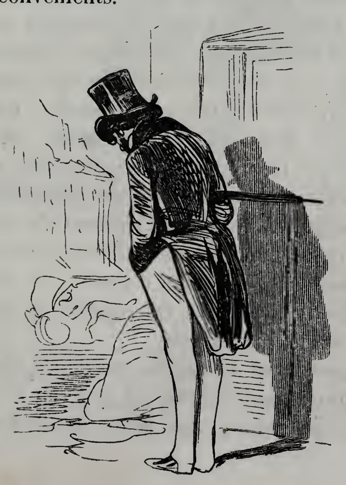
CHAPITRE VII.

Premier sinistre.



Suivez maintenant notre provincial, du Palais-Royal au boulevard, en passant par la rue Vivienne. Il se livre nonchalamment au phénomène de la digestion ; il marche d'un pas oriental, lorgnant les modistes, s'arrêtant aux vitres pour contempler les étalages : inhabile encore dans l'art de marcher sur le trottoir parisien ; mais déjà fort de tout l'aplomb que lui donne cette première journée d'épreuve, qu'il a passée

seul, sans guide et sans accident. Le bruit et la foule l'étonnent bien encore un peu; on l'éclabousse, on le pousse, on lui marche sur les talons : arrivé sur la place de la Bourse, il se trouve pris dans un conflit de voitures débouchant des quatres points cardinaux; et ce n'est pas sans subir un assez rude choc, qu'il parvient à se réfugier sous l'auvent protecteur du théâtre du Vaudeville... Mais les parisiens les mieux aguerris n'échappent pas toujours à ces inconvénients.



Dans le passage des Panoramas, plus que partout ailleurs, le provincial court un danger auquel on est exposé dans les capitales les plus populeuses, mieux encore que dans les forêts les plus désertes. Nous voulons dire qu'il y a péril en la demeure de ses poches.

Les poches placées dans les pans de l'habit ou de la redingote, sont faites exprès pour les voleurs : elles sont larges, bien ouvertes, flottantes, sans défense, d'un accès facile, d'un commerce agréable et sûr.

Le paletot n'offre pas de moindres avantages aux explorateurs ; ses poches, placées sur le flanc, ont des ouvertures larges comme des portes cochères, toujours béantes, toujours préparées pour un déménagement. Si vous n'avez pas la précaution de tenir vos mains constamment plongées dans ces malencontreuses poches, d'autres se chargeront de ce soin.

Ce qui vient encore merveilleusement en aide aux amateurs du foulard d'autrui, ce sont les étalages d'objets d'art. On regarde, on admire, on s'extasie, on est volé.

Le provincial ne manque pas de s'arrêter devant les plâtres de Dantan ; il passe en revue ces figures grotesques, ces grimaces illustres ; il

pose, et au bout d'un quart d'heure, lorsqu'il s'éloigne à regret de ce spectacle que dans sa



naïve illusion il considère comme gratuit, un monsieur s'approche de lui et lui dit :

— On vient de vous prendre votre foulard.

Notre homme aussitôt de fouiller dans ses poches avec anxiété et de s'écrier :

— Quoi !... vraiment ?... En effet !

— J'étais là, à quelque pas de vous, continue le monsieur ; j'ai vu le filou se faufiler légèrement à vos côtés, tâter votre poche, y introduire délicatement sa main gauche, et en retirer le dit foulard avec une dextérité, une grâce ! Celui-là est assurément un des maîtres de l'art.

—Comment, vous avez vu tout cela, et vous ne m'avez pas averti ?

— Cela s'est fait en un clin d'œil. Puis le voleur s'est éloigné tranquillement du côté du boulevard.

— Et vous n'avez pas couru après lui, vous ne l'avez pas arrêté ?

— Je m'en serais bien gardé ! Vous voulez que j'aille me colleter avec un voleur? Je ne suis pas sergent de ville.

— Mais l'intérêt de la société ! mais la morale publique ! vous pouviez du moins le dénoncer, le signaler... Tous les honnêtes gens se seraient précipités sur le malfaiteur.

— Oui, on l'aurait pris, on l'aurait traduit en police correctionnelle, et j'aurais été obligé d'aller déposer comme témoin du fait. Cela m'aurait coûté une journée à passer au Palais-

de-Justice. Et cela pour votre foulard, merci ! Tout ce que je puis faire c'est de vous offrir le mien, si cela peut vous être agréable.

Et le Parisien, en prononçant ces derniers mots, tire de sa poche un magnifique foulard des Indes qu'il présente galamment au provincial.

— Ah! monsieur ! votre conduite est bien médiocre ! répond, avec un geste de refus, notre provincial, qui s'éloigne stupéfait, confus, et en s'écriant intérieurement :

— Quelles mœurs ! quelle insouciance ! quelle société gangrenée !



CHAPITRE VIII.

Visite aux Monuments.



Vous avez vu Frédéric-le-Grand , Charles XII de Suède , le maréchal de Turenne ou Napoléon, la veille d'une bataille. — Le grand homme est déjà aux prises avec le Destin. Pendant que tout dort dans le camp , il veille sous sa tente. Debout, le front chargé de pensées , il parcourt d'un regard profond l'échiquier de

la guerre déployé devant lui ; il calcule, sur la carte, les savantes combinaisons qui doivent lui assurer la victoire ; il marque de l'ongle le pays que rêve son esprit de conquête.

Tel vous apparaîtra le provincial, si vous le surprenez le soir, lorsque rentré au logis il fait son plan de campagne pour le lendemain. Semblable à ces conquérants que vous avez vus, sinon en réalité, du moins en gravure, le provincial a déroulé sur sa table la carte de Paris; il étudie le terrain ; il médite l'ordre de sa marche à travers les merveilles de ce pays inconnu, afin de tout voir dans le moins de temps possible, et surtout afin de ne rien omettre et de ne pas oublier sur son passage le moindre petit monument, la plus chétive curiosité.

Non pas qu'il soit excessivement curieux, mais il songe à l'avenir, au retour, à l'époque de paix, de narration où il charmera les ennuis de la province en décrivant les splendeurs parisiennes. On voyage, non pour le plaisir de voyager, mais pour le bonheur de raconter; de même que le fumeur se délecte non pas à savourer le tabac de son cigare ou de sa pipe, mais à chasser de sa bouche de petits nuages bleus qui vont capricieusement se perdre dans l'espace.

Voilà pourquoi les aveugles ne fument pas ; voilà pourquoi les muets ne voyagent pas.

Quelle mortification pour l'amour-propre de notre provincial, si un jour on venait à lui citer quelque chose qui ne fût pas inscrit au catalogue de ses souvenirs ! — C'est un moyen que de mauvais plaisants emploient souvent pour couper court à de trop pompeuses descriptions. Le provincial, rentré dans ses foyers, est en train de disserter sur les monuments de la capitale ; il parle du Louvre, du Panthéon : un des auditeurs, qui connaît aussi son Paris, l'interrompt :

— Et le palais du roi Pepin ?... hein ? voilà qui est curieux et beau !

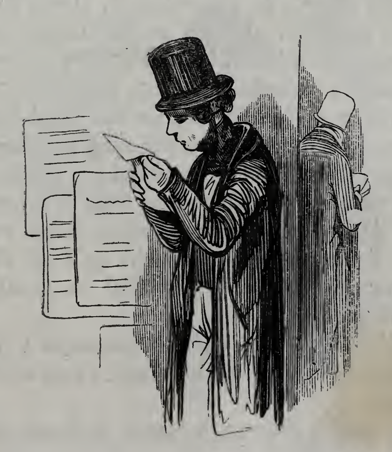
Fût-il ferré à glace, le provincial bronchera ; eût-il été élevé à l'école diplomatique de M. de Talleyrand, il sera décontenancé ; son visage serait-il impassible comme le masque de Deburean, il laissera percer son émotion à cette attaque inattendue.

— Le palais du roi Pepin ?... objectera-t-il timidement.

— Mais, oui, dans la Cité ; le plus beau monument du huitième siècle, une véritable merveille !

Après quelques secondes d'hésitation, le provincial, pour ne pas être pris au dépourvu, finira par avouer qu'il a vu le palais en question ; il en parlera même avec un certain aplomb.

Diligent comme Robin-des-Bois, le provincial se met en course dès l'aurore. — Il a dans sa poche, sur un carré de papier, l'itinéraire de sa journée ; quoi qu'il arrive, il se conforme à ce programme fruit de ses veilles et de ses profondes méditations.



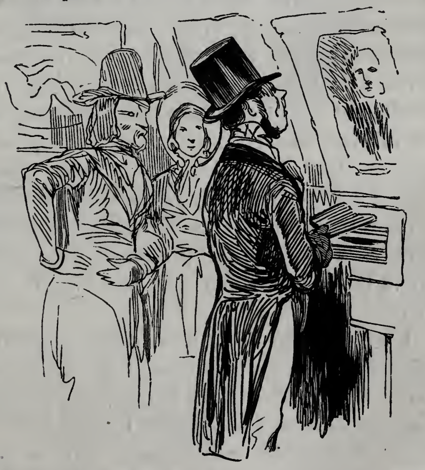
Le voilà parti ! il ne s'arrêtera plus que pour contempler, admirer. L'accompagnerons-nous ; non certes, car ce serait une grande et vaine fatigue. Il ne nous épargnerait pas le plus petit recoin des trente-huit églises de Paris. Il faudrait aller avec lui compter les tasses de la manufacture de Sèvres, et les peletons de laine des Gobelins, — visiter les Musées : Musée royal, Musée naval, Musée égyptien, Musée des antiques, Musée des monnaies, Musée des médailles, Musée du Luxembourg, Musée d'histoire naturelle, et vingt autres Musées, sans compter les galeries, les cabinets, les conservatoires, les bibliothèques, etc., etc. — Le provincial nous ferait stationner une demi-heure devant chaque fontaine, une heure devant chaque statue, deux heures devant chaque palais. — Pas un édifice public qu'il ne nous fît inventorier de fond en comble ; pas un sommet de tour, de colonne, d'arc de triomphe qu'il ne fallût gravir avec lui, car le provincial est un infatigable grimpeur.

L'escalier le plus rude, le colimaçon le plus tortueux, l'échelle la plus fragile, rien ne l'effraye.

Il aime à s'élever, à planer, à flotter dans

l'espace, à voir Paris à vol d'oiseau. Un de ses plus grands triomphes est d'additionner le nombre des marches qu'il a escaladées dans ses curieuses pérégrinations, et dont il tient une note exacte.

Il va sans dire que le provincial consacre une de ses premières expéditions à la visite du Musée, qu'il appelle et qu'il écrit : *Musæum*, pour prouver qu'il a fait ses humanités.

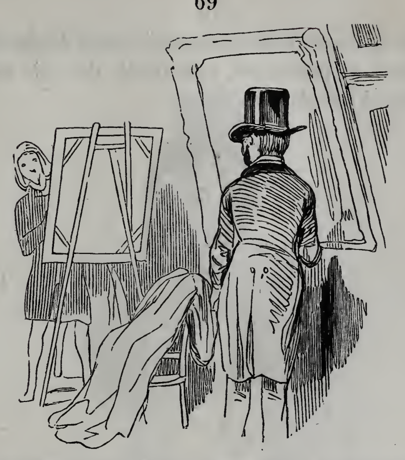


Il n'y va pas le dimanche; — car c'est bon

pour le peuple, pour les Parisiens vulgaires. Lui, provincial, a des priviléges. Avec son passe-port, le Louvre lui est ouvert tous les jours. C'est là un des bénéfices, une des prérogatives de sa qualité, c'est un avantage qu'il possède sur les indigènes, et il en use avec une noble, une risible fierté.

Le moment où notre provincial visite les tableaux du Louvre, est l'heure matinale employée aux études classiques. Trente chevalets sont plantés dans la galerie. Des artistes des deux sexes se livrent à la copie des maîtres. Des demoiselles reproduisent l'académie pure sous l'œil maternel. Les mamans tricotent en rêvant l'avenir raphaélique de leur fille. Les rapins vont choisir leurs modèles sous les corniches, et travaillent perchés au bout d'une échelle comme de simples peintres d'enseigne, se préparant ainsi peut-être à la haute mission que leur réserve l'avenir.

L'arrivée d'un oisif, d'un curieux, produit nécessairement un mouvement de distraction parmi les travailleurs. La tournure du provincial, son costume, produisent leur effet. On le lorgne en souriant, en ricanant. Sept ou huit copies de Rubens, de Rembrandt, de Léonard



de Vinci sont momentanément abandonnées pour une moins grave composition. De caustiques crayons esquissent rapidement sur le papier une caricature, ou plutôt un portrait aussi ressemblant que s'il avait été procréé par l'opération du daguerréotype.

— Que signifie ceci? s'écrie le provincial, dont l'indiscrète curiosité s'est égarée par-dessus l'épaule d'un des dessinateurs.

— Vous le voyez bien, répond l'artiste sans se déconcerter.

— Je trouve cette plaisanterie assez déplacée! répond le provincial, mécontent de voir son image si peu flattée.



— Qu'appelez vous une plaisanterie ! s'écrie l'artiste ; rien n'est plus sérieux. Voici le fait : Je suis attaché au *Journal des Modes*, pour les gravures. L'apparition d'un dandy tel que vous, était une bonne fortune : je l'ai saisie. Votre élégant costume fera l'ornement du prochain numéro.

A ces mots, le provincial sourit, s'excuse, salue, remercie, se rengorge et s'éloigne en faisant la roue et en se disant :

— Voilà que je vais donner le ton aux mer-

veilleux de Paris ! je suis le type de l'élégance !



Debout sur le sommet des tours de Notre-Dame, qui lui paraissent à peine un piédestal digne de sa gloire, le provincial, une heure après cette aventure, laisse tomber un regard dédaigneux sur Paris, qui lui paraît bien petit et bien effacé par le brouillard. Tout-à-coup un bruit de pas retentissant sur les dalles lui fait retourner la tête. Il aperçoit un homme, pâle,

hagard, égaré, qui, après avoir levé vers le ciel un regard désespéré, ôte son habit et s'élance vers la rampe.

— Malheureux ! qu'allez-vous faire !

— Laissez-moi ! La vie m'est un insupportable fardeau ! Je suis un ancien militaire ruiné et sans ressources... Il y a deux jours que je n'ai pas mangé !

— Tenez, mon brave, acceptez ce léger secours, et prenez courage.

Le brave accepte dix francs et se précipite dans les bras de son bienfaiteur pour lui témoigner sa reconnaissance. Après s'être dégagé de cette étreinte, le provincial laisse partir l'homme qu'il a sauvé ; il redescend ensuite, le cœur rempli d'une douce émotion. Midi sonne à l'horloge de la métropole.

— Voyons si je vais bien, dit-il.

Mais, ô amère déception ! le gousset est vide !. La montre a été englobée dans la bonne action. Le provincial a payé dix francs pour se faire voler.

Dites après cela qu'un bienfait n'est jamais perdu !

Le lendemain, le provincial prend pour piédestal l'arc-de-triomphe de l'Etoile : cette fois,

il est cuirassé de défiance, son cœur est fermé à tout sentiment de charité ; il verrait sous ses yeux tous les vieux braves de la terre expirer de besoin, qu'il ne leur donnerait pas une pièce de six liards.

Aussi en est-il quitte pour son chapeau enlevé par un coup de vent.

Cette nouvelle perte refroidit singulièrement notre curieux à l'endroit des cimes. Il remet indéfiniment sa visite au sommet de l'obélisque de Luxor.

Las de monter, il aspire à descendre.

— Demain, dit-il, je demanderai des billets pour être admis dans les profondeurs des Catacombes et du puits de Grenelle.



CHAPITRE IX.

Les mystifications.



Du temps du consulat, rien n'était plus à la mode que la mystification. L'emploi de mystificateur constituait non-seulement un talent de société, mais encore une profession très-lucrative. Dans les soirées élégantes, on avait un mystificateur, comme on a aujourd'hui Levassor, Achard ou tout autre chanteur de romances et de chansonnettes. Les uns tiraient parti de leur habileté, les autres exerçaient pour l'*hon-*

neur, les plus renommés recevaient deux ou trois louis pour une séance, et ce n'était pas trop payer si l'on considère combien de qualités rares et précieuses sont requises par l'exercice de la mystification qui exige de l'esprit, de l'invention, du sang-froid, de la gravité, de la raillerie, de l'adresse, de l'éloquence de la comédie, etc., etc.

Les belles mystifications se faisaient surtout à table, dans les dîners d'apparat. C'était une sorte d'intermède que l'amphitryon offrait à ses convives. Grâce à cette mode, les mystificateurs célèbres dînaient tous les jours en ville, dans les meilleures maisons, et ce n'était pas là un des moindres profits du métier.

La victime de ces jeux piquants était le plus souvent un provincial tout frais émoulu de son département. On abusait sans pitié de sa naïveté, de son ignorance des choses et des hommes, de sa crédulité ouverte à tous les vents; on lui faisait jouer à son insu dans de longues parades un rôle divertissant et ridicule. L'avantage restait toujours à l'attaque, le mauvais plaisant ne manquait jamais de triompher sur toute la ligne; et cela ne pouvait être autrement, car les gens les plus instruits et les plus

spirituels se laissent prendre à une mystification tout aussi aisément que les sots.

De nos jours, les mystificateurs n'étant plus recherchés, choyés, fêtés, nourris et payés ; la mode ne les appelant plus à faire les délices de la société, leur race a considérablement diminué de nombre et de valeur. Peut-être un jour refleurira-t-elle abondante et vivace comme par le passé. En attendant, la mystification méconnue, réformée, exilée du beau monde, s'est réfugiée dans les journaux où elle rédige l'article des *canards* : — serpents de mer, sultanes enlevées, — princesses épousant des clercs de notaire, — merveilleux pari gagné par un Anglais, — héritage de plusieurs millions recueilli par une cuisinière, — sucre extrait de la pierre à fusil, — habitants aperçus dans la lune, — et autres nouvelles extraordinaires et mirobolantes.

Cependant, de même que l'on retrouve encore quelques traces d'animaux antédiluviens, on rencontre encore çà et là des rejetons de cette race perdue, des mystificateurs exerçant gratuitement et par amour de l'art.

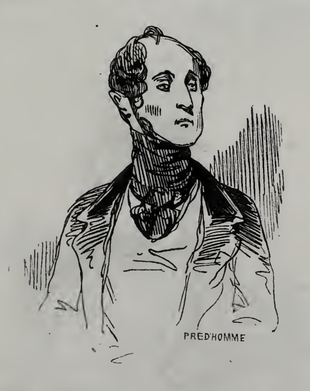
Le provincial est toujours, pour ces mauvais plaisants, une victime toute prête, et de fleurs

couronnée. Son inexpérience et son désir de s'instruire le livrent pieds et poings liés aux fantaisies de la mystification.

Le mystificateur et sa victime se promènent sur le boulevard : — « Vous voyez bien ce monsieur, qui achète des gants jaunes dans cette boutique? dit le Parisien... »

— Ce grand, maigre?

— Oui. Eh bien, c'est M. de Balzac.



— Vraiment!.... il faut que je le voie de près.

Et aussitôt le provincial s'élance, entre dans

la boutique et achète trois paires de gants pour se trouver plus long-temps face à face avec le célèbre romancier.

A peine est-il revenu de cette expédition, que le mystificateur lui signale dans un estaminet, un gros jeune homme orné d'épais favoris noirs, et jouant une demi-tasse aux dominos.

— Qui est-ce ? demande le provincial intrigué.

— George Sand.



— Ah ! bah !... Je m'étais laissé dire que George Sand était une femme ?

— Eh bien ! oui.

— Mais ces favoris ?

— Postiches.

Le provincial s'élance de nouveau et, dans l'espace de quelques heures, son impitoyable guide lui fait voir ainsi, à la course, tout ce que Paris renferme de personnages remarquables.

Un chasseur de la garde nationale devient Alphonse Karr, et un magnifique garde muni-



cipal en bourgeois se transforme en Émile Marco de Saint-Hilaire !



Bref, à la fin de la journée l'infortuné provincial est haletant, accablé, épuisé d'admiration, d'étonnement et de fatigue. Voilà le triomphe de la mystification.

Quelquefois le mystificateur, riche et prodigue, se met en dépense pour assurer le succès d'un tour piquant.

— Dînons ensemble, dit-il à sa dupe; je connais un excellent endroit où l'on est fort bien et à très-bon compte.

C'est chez Véry.

— Je le connais de réputation, mais je n'y suis jamais allé. On m'avait dit que c'était très-cher.

— Pour le vulgaire, oui. Ceux qui ne sont pas initiés vont tout simplement dans le salon du rez-de-chaussée, et ils paient au prix marqué sur la carte; mais dans les cabinets, c'est à prix fixe. On a cinq plats, une bouteille de bordeaux et une demi-bouteille de champagne, par tête, pour deux francs. Véry a voulu faire ainsi une concurrence aux mauvais petits traiteurs qui pullulent dans le quartier du Palais-Royal. Voilà ce que tout le monde ne sait pas. Les gens bien informés vivent magnifiquement et pour rien à Paris. Le tout est d'être au courant des bonnes aubaines.

Les deux dîneurs se mettent à l'œuvre. Le Parisien choisit les mets les plus recherchés; puis lorsqu'arrive le quart d'heure de Rabelais, il dit au provincial : — » Donnez-moi vos deux francs, je vais payer au comptoir.

Enchanté de la découverte, le provincial dé-

clare que désormais il ne dînera pas ailleurs. Le lendemain, il rencontre trois de ses compatriotes et, voulant leur faire une splendide politesse à peu de frais, il les conduit chez Véry dans un cabinet particulier. Il demande cinq plats exquis, du poisson, du gibier, des truffes, quatre bouteilles de bordeaux-laffite et deux de champagne frappé. A la fin du repas, il passe au bureau et présente deux pièces de cinq francs en demandant sa monnaie.

— Je ne vous comprends pas, dit la reine du comptoir. Voici votre carte, total : 110 francs 75 centimes.

— Mais, madame, il y a erreur de votre part, nous dînions à prix fixe ?

— Mais, monsieur, ici on ne dîne pas à prix fixe.

— Dans les cabinets ?

— Tout comme dans les salons.

— Cependant, hier....

Après de cruelles explications et de douloureux débats, le provincial est bien obligé de payer les 110 francs 75 centimes.

CHAPITRE X.

Ce que coûte une stalle à l'Opéra.



Parfois le provincial s'étonne d'être reconnu et de s'entendre dire :

—Monsieur arrive de son département ?

—On voit bien que monsieur est nouveau à Paris !

C'est que le naturel se trahit toujours sous l'enveloppe ; c'est que la forme ne peut dissimuler le fond.

L'industriel du trottoir ou de la boutique flaire le provincial à cinquante pas ; le plus mé-

diocre observateur le reconnaît du premier coup d'œil et à des signes certains.

S'il parle, son accent le trahit; s'il n'a pas d'accent, ce sont ses paroles qui le révèlent: s'il ne dit rien, mille façons particulières, mille petits détails qui lui sont propres, le dénonceront suffisamment.

Au restaurant, un individu frappe de son couteau sur la table pour appeler le garçon : — provincial.

Il mange du jambon à son dîner et demande des olives au dessert : — provincial.

Il marchande les objets de consommation, et veut obtenir un rabais sur le prix de la carte : provincial.

Au café, il met dans sa poche le sucre qu'il économise sur sa demi-tasse : — provincial.

Il tutoie le garçon : — provincial.

Un quidam se promène au bois de Boulogne en cabriolet de place : — fashionable provincial.

Il arpente à midi le boulevard des Italiens en escarpins et en bas de soie noirs : — solliciteur provincial.

Au concert Musard, son menton bat la mesure sur sa cravate : — dillettante provincial.

Mais c'est au théâtre surtout que l'on reconnaît aisément le provincial, à sa pose, à sa manière d'écouter, à son cure-dent qu'il a gardé, à l'abandon avec lequel ses impressions se trahissent. Il rit aux éclats; il pleure tout haut; il gémit ouvertement sur la vertu persécutée; il témoigne officiellement son approbation sur les bons sentiments, et il foudroie le vice par de sévères exclamations. S'il est content d'un acteur ou d'un chanteur, il l'applaudit à outrance sans attendre qu'il ait fini de dire sa réplique ou de chanter son air; s'il en est mécontent, il tire de sa poche une clef forée et il souffle dedans sans se soucier de l'opinion publique.

Vous le reconnaîtrez même avant qu'il entre dans la salle. Règle générale : les trente premiers anneaux de cette chaîne que l'on appelle la queue, appartiennent aux départements. Le jour où il se permet les splendeurs de l'Opéra, c'est autre chose : peu après son déjeuner il va bravement prendre rang parmi les philosophes, qui, exercant à la lettre le système de M. Azaïs, compensent cinq heures de plaisir par cinq heures de fatigue et d'ennui. Toujours prudent et bien avisé dans ses précautions, le provincial s'est muni de deux volumes in-8°,

qu'il lit d'un bout à l'autre durant sa station sous le péristyle de l'Académie royale de musique. Enfin les portes s'ouvrent, et il était temps pour la tête qui s'appesantissait, pour les jambes qui commençaient à fléchir. Notre provincial se précipite vers le bureau, pour prendre un billet... vain espoir ! le guichet reste clos. Tous les billets ont été pris d'avance.

C'est que vous ne saviez pas, provincial mon ami, que les belles représentations de l'Opéra sont l'objet d'un abominable trafic, et que les relations directes, entre le public et les bureaux, sont interceptées par une bande d'industriels avides et grossiers. Il vous faut absolument passer par les mains sales de ces inévitables spéculateurs.

Les autres théâtres ont aussi des marchands de billets, mais, quelle différence ! ces marchands sont modestes, réservés, ils ne disposent que d'un petit nombre de places qu'ils vous vendent meilleur marché qu'au bureau. Il est vrai que ces billets sont fantastiques et n'ont le plus souvent que la valeur d'un assignat. Les contrôleurs les dédaignent, les ouvreuses les repoussent, et vous répondent lorsque vous leur en présentez un : — « Il n'y a plus de place ! »

A l'Opéra, quand le spectacle promet d'être brillant, les marchands accaparent toute la salle pour vous faire la loi. Ils vous vendent de bons billets, mais à un prix exorbitant.

Muni de ces renseignements, le provincial se décide à faire un sacrifice pour entendre et pour voir dans une soirée solennelle les premiers sujets du chant et de la danse. Voilà donc qu'il se dirige vers la rue Grange-Batelière, où se tiennent les industriels en question. A peine a-t-il doublé le coin du boulevard, que, d'un groupe placé devant la boutique d'un marchand de vin, un homme se détache, vient à lui et lui propose un billet d'Opéra.

A quel prix? demande le chaland.

Aussitôt le spéculateur vorace s'empare de sa proie et l'entraîne près de là dans un passage sombre, profond et voûté. Toute la bande arrive à tire-d'aile et fond sur le gibier. Le provincial se trouve tout d'un coup enveloppé par une douzaine d'hommes à figures sinistres, qui le prennent au collet, le saisissent par les bras, le serrent, le poussent et le bousculent avec des gestes menaçants, des regards flamboyants et des paroles empruntées à un argot formidable.

Persuadé qu'il est tombé dans un guet-

apens, le malheureux provincial, tremblant d'effroi, demande grâce au moins pour sa vie.



Cette faveur lui est accordée moyennant une somme de trente francs qu'il paie pour sa rançon, et les bandits ont la courtoisie de lui donner par-dessus le marché un billet d'orchestre pour la représentation de ***Robert-le-Diable.***

De justes plaintes se sont élevées contre cet odieux trafic, mais toutes les mesures prises pour le faire cesser ont été inutiles. Le préfet de police a déclaré que son budget, ses agents,

les sergents de ville , la garde municipale et les régiments de la garnison étaient insuffisants pour réduire ces hardis forbans.

C'est alors que les fortifications de Paris ont été votées. Le vrai mot n'a pas été dit sur cette affaire. Quelques esprits étroits s'imaginent que l'enceinte continue et les forts détachés sont destinés à arrêter une invasion étrangère ; — point du tout ! cet imposant appareil n'a pour but que de mettre à la raison les marchands de billets de l'Opéra.



CHAPITRE XI.

Etudes de mœurs.



près avoir vu toutes les curiosités de Paris, y compris l'Académie et la Ménagerie, la chambre des Pairs et l'hôpital des Incurables, la chambre des Députés et l'hospice des Fous, les théâtres et les cimetières, etc., etc., de nouveaux périls s'ouvrent devant le provincial. — Alors, plus de courses, plus de laborieuses agitations. La vie active fait place à la vie contemplative ; les jambes se reposent et la tête travaille : si le provincial a encore du temps et de l'argent à dépenser avant de retourner dans son département, Dieu sait où peut l'égarer cette inquiète oisiveté complice de toutes les sottises humaines !

— J'ai vu les monuments de Paris, dit-il, maintenant je veux connaître les mœurs de la capitale, étudier les habitants de cette grande ville, observer leurs usages, leurs travers, et m'amuser de leurs ridicules.



Quelle téméraire fatuité !..... — Mais le provincial veut absolument compléter ses explorations, il n'y a pas moyen de l'arrêter ; il croirait avoir manqué le but de son voyage, s'il ne se

lançait pas dans le monde parisien, s'il ne pénétrait pas dans quelques sociétés.

Ce désir n'est pas difficile à satisfaire, car le monde parisien, escarpé en divers endroits, est très accessible par certains côtés. D'ailleurs, le provincial a fait des connaissances, il est lié avec des gens se disant fort répandus, et qui se chargent volontiers de l'introduire, là où les portes sont ouvertes. Il veut voir la société : — on commence par le conduire dans une société chantante.



Car les bonnes institutions ne meurent jamais tout entières, et nous avons de nos jours encore la monnaie de l'ancien Caveau.

Le feu sacré de la chanson ne brille plus sur l'autel du théâtre et de la littérature, mais ne craignez pas qu'il s'éteigne! De joyeux épicuriens, des troubadours joufflus l'entretiennent pieusement, selon les anciens rites. Réunis en confréries momusiennes, ils se livrent le verre en main au culte de la *Fariradondaine;* ils célèbrent nos vieux refrains en sablant le champagne.

Admis à un de ces banquets, le provincial est heureux et fier; car il honore les poètes et il aime les chansons, le bon vin et la gaieté. Pendant le repas, les calembours se croisent; au dessert, chacun est invité à chanter les couplets qu'il a composés pour cette solennité. Quand vient le tour du provincial, il s'excuse avec une douce modestie. Le président se lève alors et lit l'article 39 du règlement qui condamne à l'amende le convive qui n'a pas apporté de chanson. Cette amende est de cinq à quarante francs. La société, en cette circonstance, donne au délinquant une grande preuve d'estime: elle vote contre lui le maximum de la peine, pour

lui témoigner combien elle regrette les couplets qu'il aurait pu faire.

Encouragé par cette première étude, le provincial se fait présenter dans une réunion de femmes de lettres. L'espèce des *bas-bleus* est inconnue dans les départements; et notre observateur est fort curieux de voir de près les muses, qui jusque-là n'ont été pour lui qu'une fiction mythologique.

Avec quelle émotion il entre dans ce salon habité par les rayonnantes fées de la poésie! Comment résistera-t-il à son enthousiasme ? — Puissances du ciel, qui m'avez donné une âme ardente, accordez-moi la force de conserver le décorum et de ne pas me prosterner aux pieds de ces séduisantes divinités !

Il dit, et, tout tremblant, il risque un œil sur le cercle des muses..... Une douzaine de femmes sèches, raides, jaunes, pittoresques, sont là, rangées en guirlande; muses de trente à cinquante ans, muses en lunettes, muses à tabatières. Amère déception! C'est à peine si le provincial ose hasarder son second œil sur ce tableau. Mais la leçon n'est pas perdue pour lui; il apprend que la littérature n'est pour les femmes qu'un pis-aller et une retraite contre

les atteintes du temps et la disgrâce de la nature. — Les femmes ne font des vers que lorsqu'on ne leur en fait pas ; elles ne composent des romans que lorsqu'il leur est interdit de jouer un beau rôle dans les tendres et charmantes réalités de la vie.

Une des muses se lève et lit un drame passionné que le Théâtre-Français a eu l'impolitesse de refuser. Tant pis pour les imprudents qui se sont fourvoyés dans l'Olympe féminin ! — les portes sont fermées et les verrous tirés ; il faut subir la lecture des cinq actes.

Heureusement que le carnaval vient de faire entendre son joyeux signal. Un nouveau champ est ouvert aux observations du provincial. Le bal masqué lui offre ses folles intrigues et sa délirante ivresse. Il va jouir d'un spectacle dont les départements n'ont aucune idée.

Le voilà dans la salle ; la foule l'entraîne, les lumières l'éblouissent, le bruit l'enivre, les sons de l'orchestre lui montent au cerveau. — « Et moi aussi, dit-il, je veux prendre part à la fête, me mêler à ces jeux et à ces danses !... »

Un instant après, revêtu d'un travestissement choisi chez un costumier voisin, il reprend le chemin du bal non sans se voir apostrophé dans

la rue des épithètes que les gamins de Paris se permettent de prodiguer, surtout aux *Espagnols* de ce genre.



Notre Espagnol danse d'abord avec la tenue sévère et l'élégance affectée qu'un avoué de province met dans ces sortes de divertissements.

On se moque de lui ; il s'en aperçoit : il voit le sourire railleur des cavaliers, il entend les épi-

grammes des dames, et il se pique d'honneur. Imitant ses plus hardis voisins, plein de zèle, bouillant d'une noble émulation, il s'élève bientôt aux plus hautes régions de l'art ; mais ignorant la savante tactique avec laquelle les initiés savent maintenir l'abandon de leurs poses et la vivacité de leurs gestes dans certaines limites tolérées par les gardiens de la morale, inhabile à éviter le regard perçant du sergent de ville, insouciant d'un danger qu'il ne connaît pas, notre danseur est bientôt fourré au violon.



— Je serai plus sage une autre fois, dit-il ; je ne danserai pas, je me contenterai des douceurs de l'intrigue.

Il est des figures qui ne peuvent se présenter impunément au bal masqué. On devine tout de suite ce qu'elles promettent. Le provincial ne reste pas solitaire dans la foule. Un domino jaseur vient le prendre par le bras, fait glisser à son oreille des paroles mystérieuses, ambiguës, sentimentales. Il est séduit. Trois heures sonnent. Allons souper !



Le repas est servi, le cabinet est clos, personne ne viendra troubler notre tête-à-tête. Voici l'instant où cesse le mystère, où le masque tombe. Montrez moi donc, charmant domino, ce visage que je brûle de voir, et qui doit être ravissant s'il ressemble à vos paroles!

L'on se défend un peu; — puis le masque se détache, la figure apparaît : — O ciel! une figure de muse! — de muse à son vingtième roman!



Bienheureux encore, si vous en êtes quitte pour le souper et si un tiers n'intervient pas dans votre festin de Balthazar pour vous dire :

— Monsieur, madame est ma femme, mon

épouse légitime ; je vous surprends en conversation criminelle , et je charge du soin de ma vengeance le commissaire de police que j'ai envoyé chercher !

Passe pour le violon , mais un procès en police correctionnelle pour avoir payé à souper à une honnête intrigante de quarante-neuf ans !

Mieux vaut encore avoir la manie du costume Espagnol !



CHAPITRE XII.

Le grand monde.



Un peu refroidi sur le chapitre des études de mœurs, le provincial reçoit un matin une lettre ainsi conçue :

« Madame la
» baronne de
» Chandernagor
» prie monsieur
» *** de lui faire
» l'honneur de
» venir passer
» la soirée chez elle, le mercredi 14 du cou-
» rant. »

— Diable ! s'écrie le provincial après s'être assuré que ce billet est bien à son adresse ; — il paraît que je perce ! Je savais bien que cela

finirait par là. Voici maintenant que le grand monde s'ouvre à moi de lui-même...



Exact à cet appel flatteur, le provincial fait des frais excessifs de toilette et se rend chez la baronne de Chandernagor qui habite la Chaussée-d'Antin. L'appartement est vaste et décoré de meubles un peu vieux, de tentures passablement éraillées; mais ce luxe de vieille date prouve que la maîtresse de la maison n'est pas une parvenue.

La baronne est comme son ameublement : — fanée par l'âge et par l'usage. Elle fait au nouveau venu un accueil empressé : — « Je me



plais, lui dit-elle, à recevoir chez moi les étrangers de distinction et à leur faire les honneurs de la haute société parisienne. Des personnes très-recommandables m'ont parlé de vous, et je m'estimerais heureuse si je pouvais contribuer à vous rendre le séjour de Paris agréable.

— Comment donc, madame, mais je suis confus et très-flatté de vos bontés !

— Nous avons du monde ce soir, et d'assez jolies femmes qui aiment beaucoup les étrangers. Vous pourrez leur faire votre cour. Jouez-vous ?

Et sans attendre la réponse de son hôte, la baronne le place à une partie de bouillotte avec trois messieurs très comme il faut et ornés de plusieurs ordres.

— Pas de folies, messieurs, dit la maîtresse de la maison.

— Oh mon Dieu, répond un des partners ; le jeu ordinaire, tout ce qu'il y a de plus modeste.

Le provincial n'en demande pas davantage ; il joue de confiance, et il se laisse gagner cinquante fiches. La partie est finie.

— Combien vous dois-je ? demande-t-il.

— Mais, répond le plus décoré des joueurs, cinquante fiches à dix francs, cela fait juste le billet de cinq cents.

Le provincial s'étonne, se récrie, gémit ; ses partners, toujours graves et polis, le regardent avec un sourire de surprise ironique. Il faut bien pourtant finir par s'exécuter. C'est sa faute;

pourquoi n'a-t-il pas demandé quel était le petit jeu du grand monde!

Pour se distraire de ce rude échec, le malheureux joueur s'approche du cercle des dames; l'une d'elle lui paraît charmante, il entame la conversation, on le reçoit à merveille, on l'écoute avec plaisir, on lui répond avec cette liberté qui est le cachet de la bonne société.

— Quelle est cette aimable dame? — Une noble polonaise, la comtesse Chamoski.

Encouragé par les vives œillades et les douces paroles de la comtesse, notre provincial oublie son billet de cinq cents francs. A minuit, la Polonaise prend congé de la baronne; il la suit : elle n'a pas de cavalier, il lui propose de la reconduire; elle accepte son bras et son fiacre.

— Me permettrez-vous, madame, de cultiver votre connaissance et de me présenter chez vous?

— Volontiers, monsieur.

Il est ravi, le fiacre s'arrête, et la noble Polonaise dit à son galant cavalier :

— Puisque nous devons nous revoir, je prendrai la liberté de réclamer de vous un léger service?

— Parlez, madame, il n'est rien que je ne

fasse pour vous plaire. Je me mettrais au feu, si vous l'exigiez.

— Eh bien, prêtez-moi quinze francs.

Infortuné, pour aller dans un grand monde pareil c'était bien la peine de commander des bottes vernies imperméables, insalissables, et... immettables!



CHAPITRE XIII.

Un moment d'ambition.



On fait forcément de singulières et profondes réflexions sur les malheurs de la Pologne quand on s'est vu emprunter ainsi quinze francs par une comtesse palatine! — Notre provincial n'accuse que la Russie, mais cependant sa passion naissante est quelque peu refroidie par l'indiscrétion forcée de cette noble infortune.

En rentrant chez lui, il trouve une carte de visite :

LA BARONNE
DE SAINT-ELPHÉGE.

Avec une couronne blasonnée.

Cette dame a dit qu'elle reviendrait.

En effet, le lendemain, notre provincial, qui est décidément voué aux baronnes et aux comtesses, reçoit la visite de madame de Saint-Elphège ; — une dame de haute mine, d'un âge mûr et d'une tournure aristocratique.

—Monsieur, lui dit-elle, j'ai appris que vous étiez venu à Paris pour solliciter un emploi....



— On vous a trompée, madame, mon voyage n'a d'autre but que la curiosité et la dissipation.

— Vous avez tort; vous pourriez , tout en vous amusant, utiliser le temps que vous passez ici. Paris est une ville de ressources ; les gens comme vous, jeunes, spirituels, instruits, réussissent aisément. Seriez-vous donc fâché de retourner dans votre département avec une brillante position ?

— Non certes !

—Eh bien, je vous offre mes services. Veuve d'un général mort au champ d'honneur , j'ai du crédit, de belles connaissances, des parents placés dans le gouvernement.

— Mais, madame , comment ai-je pu mériter l'intérêt que vous prenez à moi ? je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

— Je serai franche. L'intérêt que je vous porte est étroitement lié à mon propre intérêt. Des revers de fortune m'obligent à tirer parti de mon crédit. Je vous ouvrirai la carrière des honneurs dans la conviction que vous êtes un galant homme, qui saurez convenablement rémunérer les peines que l'on se donnera pour vous.

— Sans doute, madame, si vous me faisiez obtenir un bel emploi...

—Voulez-vous cela dans l'administration ,

dans les finances, vous n'avez qu'à parler. Aimeriez-vous une recette particulière?

— Mais, je l'aimerais assez!...

— Si pourtant vous préfériez une sous-préfecture?

— Précisément celle de mon arrondissement est vacante!

— Vous l'aurez.

Voyez-vous les fumées de l'ambition monter au cerveau de notre provincial? Sous-préfet! Retourner dans sa ville natale avec ce titre, quel triomphe!

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit la baronne de Saint-Elphège; les compétiteurs sont nombreux, remuants, bien appuyés : faites votre pétition, et je me mettrai aussitôt en campagne.

Le provincial dresse sa requête, la baronne part, et revient le soir rendre compte de ses démarches. Tout va bien. Le solliciteur se couche et rêve dignités, honneurs, habit brodé, sous-préfecture, conseil d'Etat, ministère, pairie, présidence du conseil, etc., etc.

Tout va bien, oui, mais il y a quelques frais indispensables, des étrennes à donner... C'est une misère, Le provincial ouvre sa bourse.

Il faut ensuite prendre des voitures pour aller plus vite. Le provincial ouvre encore sa bourse.

Les compétiteurs sont inquiétants, il faudrait gagner quelques employés supérieurs. C'est un peu plus cher, mais le succès est assuré à ce prix. Le provincial ouvre son portefeuille.

L'ambition ne lui fait pas oublier la politesse. Il doit une visite à madame de Chandernagor; il se rend chez elle, il entre à l'improviste, et que voit-il :

La baronne assise sur un fauteuil, en robe de chambre, la jambe tendue, le pied nu, et à genoux devant elle la baronne de Saint-Elphège tenant ce pied et le travaillant...



— Eh quoi !... s'écrie-t-il.

— Mon Dieu ! reprend froidement madame de Saint-Elphège, ce sont là de ces services que l'on se rend entre baronnes. D'ailleurs, je vous ai dit que j'avais eu des revers. On ne s'abaisse pas en soignant honorablement les pieds de ses pratiques. J'exerce à la fois mon crédit et mon talent de pédicure. Je fais des sous-préfets, mais cela ne m'empêche pas de faire les cors!

Le provincial rentré chez lui se livre à de profondes méditations sur Paris, les Parisiennes et les cors aux pieds !



CHAPITRE XIV.

Le départ.



atalité ! — Voici qu'arrive enfin le jour funeste où la curiosité est satisfaite, où les illusions sont dissipées! Le provincial, qui a payé cher les leçons de l'expérience, s'est vu obligé de faire un appel de fonds pour réparer les erreurs de ses calculs et de ses prévisions. Mais enfin, il est en règle; s'il n'a pas obtenu sa sous-préfecture, il a du moins rempli le but de son voyage en voyant Paris de fond en comble, du haut en bas et d'un bout à l'autre.

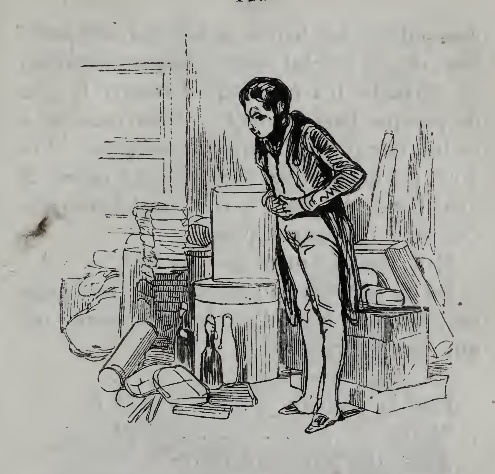
Seulement il regrette de n'avoir pas eu quelque intrigue galante avec une femme mariée....

Il ne lui aurait plus manqué que cela pou compléter les plaisirs de son voyage.



Sa place est retenue à la diligence, et il a fait de grandes provisions pour l'avenir. Il rapportera dans sa province un échantillon de tous les produits nouveaux, excellents et merveilleux, que la quatrième page des journaux recommande chaque jour avec un zèle infatigable.

Il s'est muni de pommade mélaïnocome, de racahout, de crinoline; il a de la poudre pour



les dents et de la graine du chou-phénomène ; il s'est donné un chapeau qui se porte sous le bras, aplati comme une assiette, et un parapluie que l'on met dans sa poche, mais dont on ne peut pas se servir autrement.

Sa chambre est encombrée de caisses et de cartons. C'est qu'en apprenant son prochain retour, tous ses amis de la province lui ont donné des commissions plus ou moins considérables. Il leur apporte des habits, des robes, des

comestibles, des livres, des étoffes, des meubles, etc. Si cela lui donne quelques embarras, en revanche il a été obligé d'avancer le prix de presque tous ces objets. Heureusement il ne lui reste plus qu'à payer l'hôtel garni, et ce n'est pas grand'chose : Deux mois à raison de deux francs par jour, — cent vingt francs plus l'étrenne aux domestiques.

Mais il avait compté sans son hôte.

On lui présente un mémoire de trois pages enrichi d'une foule d'articles inattendus, tels que ceux-ci :

Pour la chambre.	120 fr.
Service.	60
Au portier pour être rentré 45 fois après minuit. . .	45
Bougies.	30
Eau sucrée . . . . . . , .	20
Eau filtrée.	10
Eeau chaude.	15
Papier, plumes, encre. . .	13 fr. 50 c.
Cire à cacheter.	4
Commissions.	25
Ports de lettres.	28 fr. 40 c.
Etc., etc., etc.	

La rédaction de semblables notes doit demander beaucoup d'imagination !



Les accessoires dépassent le principal, et le petit hôtel se dédommage ainsi du bon marché de ses chambres. Certes, il y aurait lieu à débat sur ces divers articles ; mais l'heure presse, la diligence va partir. Sera-t-il assez riche pour payer ce formidable mémoire ? S'il ne l'est pas,

on retiendra son bagage ; il sera obligé de le laisser ou de faire un second appel de fonds,



et de prolonger son séjour... Mais non, il possède encore la somme nécessaire, et il peut partir avec tout son attirail.

Adieu donc, s'écrie-t-il, adieu, Paris, ville curieuse mais ruineuse! Adieu! je suis enchanté de te connaître au physique et au mo-

ral ; j'emporte avec moi un trésor de souvenirs, de longs récits à faire, de merveilles à raconter : mais il me faudra deux ans d'économies pour combler le déficit que deux mois passés dans ton sein ont fait à ma fortune.

Qu'importe, après tout ! Paris n'est-il pas le pays de la dépense, et la province la patrie des économies ?



TABLE.

PROLOGUE. 5
CHAPITRE Ier. — Arrivée du provincial à Paris. 10
CHAPITRE II. — L'Hôtel garni. 17
CHAPITRE III. — Le provincial se fait la barbe. 25
CHAPITRE IV. — Un guide. 29
CHAPITRE V. — La chenille provinciale se transforme en papillon parisien. 39
CHAPITRE VI. — Le dîner à trente-deux sous. 51
CHAPITRE VII. — Premier sinistre. 56
CHAPITRE VIII. — Visite aux monuments. 62
CHAPITRE IX. — Les mystifications. 74
CHAPITRE X. — Ce que coûte une stalle à l'Opéra. 83
CHAPITRE XI. — Études de mœurs. 90
CHAPITRE XII. — Le grand monde. 101
CHAPITRE XIII. — Un moment d'ambition. 107
CHAPITRE XIV. — Le départ. 113

Livres illustrés.

Les Animaux peints par eux-mêmes, magnifique volume illustré par Grandville. — Les Fables de Florian, par le même artiste. — Les Femmes de Shakspeare, livre de luxe, orné de gravures anglaises. — Les Beautés de lord Byron, texte par Amédée Pichot, gravures anglaises du plus grand mérite. — Le Muséum parisien, texte par L. Huart, dessins par Gavarni, Daumier, Grandville et autres. — Les Fables de Florian, édition illustrée par Victor Adam. — Paris daguerréotypé, les rues de Paris avec texte explicatif et historique. — La Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux-Arts, trois gros volumes: 147 portraits des artistes et gens de lettres en réputation. — Les Fastes de Versailles, texte par M. Fortoul, gravures anglaises et françaises. — Physiologies par MM. Balzac, — Delor, — L. Huart, — Lemoine, — H. Monnier, — Maurice Alhoy, — Marco Saint-Hilaire, — Ourliac, — Philipon, — James Rousseau, — F. Soulié et autres; dessins de Daumier, — Gavarni, — Janet-Lange, — A. Menut et autres.

Les Cent-et-Un Robert-Macaire, texte par MM. Maurice Alhoy et Louis Huart, dessins par *Daumier*, sur les idées et légendes de *Ch. Philipon*, 2 beaux volumes, 101 dessins. Prix, 20 fr.

Le Musée pour rire, texte par MM. *C. Philipon*, *Louis Huart* et *Maurice Alhoy*; dessins de MM. *Gavarni*, *Grandville*, *Daumier*, *Bouchot* et autres, 3 beaux volumes. Prix : 30 fr.

Estampes.

Estampes d'encadrement, — Estampes de genre, pour albums, etc., — Modèles de figures, de paysages, de fleurs, d'animaux, — Ornements anciens et modernes, — Costumes de théâtre et de travestissements, — Costumes civils et militaires, — Dessins pour les fabricants d'étoffes, d'impression sur toile et sur papier, de broderies, de tapis, etc., etc.

Caricatures.

La maison Aubert a fondé les journaux qui publient des

caricatures, les 99 centièmes de ce qui paraît en ce genre sont imprimés par elle; c'est dire qu'elle seule possède un assortissement bien complet des dessins comiques destinés à l'amusement.

ESTAMPES, — ALBUMS, — LIVRES ILLUSTRÉS, — CARICATURES, — RECUEILS POUR JETER SUR LES TABLES DE SALON, — MODÈLES DE DESSINS, — ORNEMENTS, — MOTIFS POUR LES DESSINATEURS DE FABRIQUE, etc., etc., etc.

ALBUMS DE POCHE. Sous le titre de *Miroir du Bureaucrate*, — *Miroir du Collégien*, — *Miroir du Calicot*, — *Miroir du Pique-Assiette*, etc., format des Physiologies et du prix infiniment modique de 50 cent.

FOLIES CARICATURALES, fort piquant album de salon, paraissant par livraisons remplies d'une myriade de folies grotesques. Prix de la livraison, 50 cent.

L'ALBUM CHAOS, ouvrage du même genre, dessiné à la plume et pouvant servir de modèle de croquis. La livraison, 50 cent.

HISTOIRES PLAISANTES DE MM. *Jabot*, — *Crépin*, — *Vieux-Bois*, — *Lajaunisse*, — *Lamchasse*, — *Vert-Pré*, — *Jobard*, — *Des deux vieilles Filles à marier*, — *et d'un Génie incompris*. — Prix de chaque album, 6 fr.

CHOIX IMMENSE D'OUVRAGES DE TOUS GENRES POUR CADEAUX D'ÉTRENNES, — SOUVENIRS DE VOYAGE, — LIVRES A GRAVURES, etc., etc.

Publications pour Enfants.

LA MORALE EN IMAGES, texte par MM. *l'abbé de Savigny*, — *Léon Guérin*, — *O. Fournier*, — *A. Auvial*, — *Michelant* et *madame Eugénie Foa*; — Dessins de MM. *Alophe*, — *Beaume*, — *Charlet*, — *Jules David*, — *Deveria*, — *Francis*, — *Johannot*, — *Janet-Lange*, — *Louis Lassalle*, — *Léon Noel*, — *C. Roqueplan*, — *E. Wattier*, et autres, publié sous la direction de M. *Ch. Philipon*. Livraisons de 25 cent., 40 livraisons forment un volume dont le prix sera porté à 12 fr. aussitôt qu'il sera complet.

LE PANTHÉON DE LA JEUNESSE, histoire des Enfants célèbres, 50 cent. la livraison. — LES SOIRÉES D'AUTOMNE, nouvelle morale en actions, 25 cent. la livraison. — LE VOCABULAIRE DES ENFANTS, — le LIVRE D'IMAGES, etc., etc.

LES FRANÇAIS

PEINTS PAR EUX-MÊMES.

Encyclopédie morale du XIX[e] siècle.

PAR LES SOMMITÉS LITTÉRAIRES
ET LES PREMIERS PEINTRES DE CE TEMPS.

Huit volumes in-8°, avec de très-nombreuses illustrations sur tous les caractères moraux des Français.

Prix de chaque volume, noir . . . 15 fr.
Colorié. . 25

Les souscripteurs aux huit volumes reçoivent gratis le *Prisme*, magnifique volume rédigé et illustré par les rédacteurs et les peintres des *Français*.

Les huit volumes comprennent l'*Armée*, les types de province et les *Colonies*.

PARIS. IMPRIMÉ PAR BETHUNE ET PLON